

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

La Bosse, 2000

Dépannage, 2002

*Cake !
suivi de*

Il aurait suffi que tu sois mon frère, 2002

Le Groenland, 2003

L'Infusion, 2004

PAULINE SALES

Désertion

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Pour Vincent, Philippe, Cédric

© 2005, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-134-2

PERSONNAGES

L'UN.

L'AUTRE.

LE JEUNE HOMME.

I

Dehors. Petit-déjeuner. Grande chaleur. Deux hommes, la quarantaine.

L'UN. – C'est ta veste ?

L'AUTRE. – Mmm.

L'UN. – C'est sa veste ?

L'AUTRE. – Mmm.

L'UN. – Oublié en allant se coucher ?

L'AUTRE. – Mmm.

L'UN. – Comment est-il ?

L'AUTRE. – Fade.

L'UN. – Tiens, je n'y avais pas pensé.

L'AUTRE. – À sa fadeur ?

L'UN. – Que tu étais dissimulateur.

L'AUTRE. – Du café ?

L'UN. – Quelqu'un d'honnête aurait dit qu'il est beau, n'importe qui d'honnête l'aurait dit.

L'AUTRE. – Tu mets en doute mon honnêteté ?

L'UN. – Je crois.

L'AUTRE. – Réfléchis-y.

L'UN. – Tu me fais peur.

L'AUTRE. – Je te dis juste de prendre ton temps.

L'UN. – Je te jure qu'il est beau.

L'AUTRE. – Ah. Je suis heureux qu'il te plaise.

L'UN. – Il ne me plaît pas du tout.

L'AUTRE. – Je suis désolé, je pensais qu'un peu de beauté t'apaiserait.

L'UN. – Je crains qu'elle t'énerve.

L'AUTRE. – Tu es le seul capable de ça.

L'UN. – Je suis vraiment triste.

L'AUTRE. – Autant qu'il est beau ?

L'UN. – Peut-être plus profondément. Il dort ?

L'AUTRE. – Tu l'as vu.

L'UN. – Je te pose la question.

L'AUTRE. – J'imagine.

L'UN. – Tu l'imagines dormant.

L'AUTRE. – Je pense qu'il dort.

L'UN. – S'il ne dormait pas ?

L'AUTRE. – Il n'aurait pas grand-chose à faire dans la grange.

L'UN. – Voilà. Pourquoi le laisser dans la grange ?

L'AUTRE. – Je n'allais pas l'inviter dans la maison.

L'UN. – Tu souhaites qu'il lave notre linge, rince la vaisselle, asperge nos plantes, cuisine nos entremets –

L'AUTRE. – Nous mangeons des entremets ?

L'UN. – J'espère bien que nous nous goinfrerons d'entremets autrement quel intérêt et tu n'oses pas le coucher dans le canapé du salon.

L'AUTRE. – Préalablement, je voulais ton opinion.

L'UN. – Tu ne l'as pas demandée.

L'AUTRE. – Ne voulant pas te réveiller en pleine nuit.

L'UN. – Je ne dormais pas.

L'AUTRE. – Comment l'aurais-je su ?

L'UN. – Tu m'imaginais dormir mais j'avais l'œil ouvert.

L'AUTRE. – Tu nous as vus ? Tu nous as espionnés ?

L'UN. – Nous parlons souvent de mes insomnies, souvent cela meuble agréablement notre petit-déjeuner, mes insomnies.

L'AUTRE. – Tu insinues que j'aurais dû frapper à ta porte pour m'assurer que tu ne dormais pas ?

L'UN. – Possible.

L'AUTRE. – Mais si tu dormais, je t'aurais réveillé et il est inhumain de briser le sommeil de celui qui ne dort pour ainsi dire jamais.

L'UN. – Le risque est infiniment faible.

L'AUTRE. – Justement.

Toi-même tu pouvais me donner un signe, allumer, m'éviter cette hésitation à une heure si tardive, contraint de choisir entre toi et lui, ne sachant à qui me vouer pour finalement lui tendre un verre d'eau et le conduire dans la grange en refusant ses remerciements.

L'UN. – Non ?

L'AUTRE. – Si.

L'UN. – Te remercier de s'allonger entre des vélos et des cageots de pommes.

L'AUTRE. – Et ça venait du cœur.

L'UN. – Tu l'as senti ?

L'AUTRE. – Distinctement.

L'UN. – Et ça t'a touché ?

L'AUTRE. – Presque perceptiblement.

L'UN. – Comme ça.

L'un donne à l'autre un coup à l'épaule.

L'AUTRE. – Au niveau de l'intestin.

L'UN. – Ah.

L'AUTRE. – Quelque chose comme ça.

L'autre frappe l'un dans le ventre.

L'UN. – Parfaitement, je ressens parfaitement ce que tu as dû...

L'AUTRE. – Oui.

Un temps.

L'UN. – Nous sommes heureux.

L'AUTRE. – Plus encore.

L'UN. – Les oiseaux, écoute.

L'AUTRE. – Le café est excellent.

L'UN. – Je te remercie.

L'AUTRE. – Le temps.

L'UN. – Infini.

L'AUTRE. – Vaste.

L'UN. – Inébranlable.

L'AUTRE. – Inaltérable.

L'UN. – Le temps, devant nous.

L'AUTRE. – Pour nous.

L'UN. – Avec nous.

L'AUTRE. – En nous.

L'UN. – La biscotte.

L'AUTRE. – Les œufs brouillés, la confiture.

L'UN. – La marmelade.

L'AUTRE. – La mouche.

L'UN. – Les mots croisés, le journal, la félicité, l'absence de cri, l'ennui, la torpeur, le paradis, la minutie, le minuscule, les pieds nus sur la pierre, le short, le débardeur, la chemise ouverte, l'épaule qui démange, le coup d'œil sur le ventre, le bienfait du régime, la sueur au creux du bras, la liste de courses pour midi.

L'AUTRE. – Oui, oui. Tout est en ordre.

L'UN. – L'était.

L'AUTRE. – Il est parti à midi.

L'UN. – Tu me passes le sucre ? Ton idée était de le prendre comme femme de ménage.

L'AUTRE. – À midi je te dis il est parti, tout à fait parti, ce qu'il y a de plus parti.

L'UN. – Il est à côté de toi, et comme nous nous sommes interdits toute présence féminine...

L'AUTRE. – N'en parlons plus, tu veux, je m'incline.

L'UN. – Si tu peux tendre la main, tu t'es dit qu'un homme à tout faire pouvait aisément suppléer une femme de ménage.

L'AUTRE. – Tais-toi, tu me fatigues, je te dis.

L'un attrape le sucrier que l'autre ne lui a pas tendu.

L'UN. – Merci. Un homme à tout faire. C'est un programme si vaste que cela me laisse démuné.

L'AUTRE. – Ne m'interromps pas. Son compte est bon, tu continueras à faire le café et nous ne mangerons pas d'entremets.

L'UN. – Nous n'en avons jamais mangé.

L'AUTRE. – Et nous continuerons.

L'UN. – Nous nous en sommes passés.

L'AUTRE. – Et nous nous en passerons. Au diable les entremets !

L'UN. – Je n'ai jamais su ce que c'était.

L'AUTRE. – Il les cuisine à la perfection.

L'UN. – Qu'est-ce que tu en sais ?

L'AUTRE. – Nous en avons parlé.

L'UN. – Quand ça ?

L'AUTRE. – Hier.

L'UN. – Dans la nuit ?

L'AUTRE. – Sur la route.

L'UN. – Il était quelle heure ?

L'AUTRE. – Tu m'excuseras de ne pas avoir regardé ma montre à cet instant précis.

L'UN. – En pleine nuit quand tu as été aveuglé par le blouson aux lignes fluorescentes qu'il portait et que tes phares ont brusquement éclairé ?

L'AUTRE. – Pas à ce moment-là.

L'UN. – Quand, ébloui, tu as fermé les yeux en jurant ?

L'AUTRE. – Je ne le connaissais pas alors.

L'UN. – Quand tu as appuyé instinctivement sur la pédale de frein bouche ouverte comme un noyé ?

L'AUTRE. – Tu t'en souviens avec précision.

L'UN. – De tout ce que tu dis. Ou quand tu t'es garé maladroitement, évitant de peu le fossé clignant des paupières pour t'acclimater de nouveau à l'obscurité ? Et déjà il frappe à la vitre passager – tu penses à moi qui jamais n'acceptera l'intrusion d'un étranger dans notre plan si calibré – tu baisses la vitre, il te sourit, tout de suite tu songes qu'il est beau et tu te méfies de tout ce qu'il te dira. Durant la dizaine de kilomètres qui vous sépare de la maison tu le fais parler et il glisse ce mot qui n'est pas de sa génération, peut-être simplement pour te faire plaisir, pour avoir l'air bien élevé ou pour te bourrer le mou, il te dit oui monsieur les entremets n'ont pas de secrets pour moi monsieur et te voilà cuit.

L'AUTRE. – Tu crois ?

L'UN. – C'est exactement comme ça que ça s'est passé.

Un temps.

L'AUTRE. – Il y a des nouvelles ?

L'UN. – Pas de nouvelles.

L'AUTRE. – Il n'y a pas de nouvelles dans les journaux ?

L'UN. – Malheureusement aujourd'hui ce n'est pas dans le journal que l'on trouve des nouvelles.

L'AUTRE. – Contrairement à ce qui était prévu ?

L'UN. – Contrairement à notre contrat.

L'AUTRE. – Tu refuses de passer l'éponge ?

L'UN. – Il est déjà parti ?

L'AUTRE. – Midi a sonné ?

L'UN. – Pourquoi attendre ?

L'AUTRE. – Ça s'appelle de la bienséance.

L'UN. – Je ne sais pas ce que tu as avec les mots aujourd'hui.

L'AUTRE. – J'utilise le vocabulaire approprié à la situation donnée.

L'UN. – Depuis notre arrivée nous sommes économes, presque parcimonieux, avec la parole. Nous utilisons une série de mots que je qualifierai de « basiques ». Une langue vitale satisfaisant des besoins vitaux. Je m'en félicitais. Hier encore nous nous en félicitions.

(Un temps.)

Tu es lassé de notre arrangement.

L'AUTRE. – Nullement.